

INTRODUCTION

Exister, c'est être seul

La solitude désigne ordinairement la situation contingente d'un homme isolé, à l'écart des autres hommes. Mais, cette acception est secondaire : fondamentalement, la solitude réside dans le fait même de l'existence, dans le fait qu'exister c'est être moi, être un « je », unique, séparé. Elle nomme avant tout l'unicité de chacun, en deçà de son caractère et de son naturel, des costumes sociaux et des rôles qu'il endosse et assume plus ou moins, et plus ou moins bien.

Seuls, nous le sommes d'*être*, non d'*être seul*. Nous ne sommes pas d'abord pour être seul ensuite ; bien qu'au sens le plus courant de la solitude, celui de l'homme à l'écart des autres, nous ne puissions souffrir de séparation qu'à avoir été entouré. Être et être seul, c'est tout un.

On peut tout échanger entre êtres sauf l'exister. Dans ce sens, être, c'est s'isoler par l'exister. Je suis monade en tant que je suis¹.

Lévinas reprend le terme leibnizien de *monade*, provenant, via Giordano Bruno, du grec *monas* d'origine pythagoricienne, l'unité première. La monade est, chez Leibniz, une « substance simple » (*La Monadologie*, § 1), nécessairement « différente de chaque autre » (§ 9), car radicalement séparée de toutes les autres, une substance non composée, impénétrable :

Les monades n'ont point de fenêtres, par lesquelles quelque chose y puisse entrer ou sortir [§ 7].

Selon Lévinas, nous-mêmes sommes des monades, isolées, distinctes les unes des autres du seul fait de l'existence : exister

1. Emmanuel Lévinas, *Le Temps et l'Autre*, p. 21.

est ce que personne ne saurait faire à notre place. Dans le constat, apparemment si simple, si trivial, que je puis faire de l'existence, celle-ci prend un tour particulier : elle est *mienne*, irrémisiblement. « Je suis » doit toujours s'entendre « je *me* suis ».

La solitude est donnée, elle constitue un point de départ existentiel. Mais, ce que nous sommes, nous l'éprouvons, le pensons, nous le représentons, l'imaginons – c'est ce qu'on appelle exister –, et chacun de ces actes éclaire différemment notre solitude d'existant. Exister, c'est ainsi se trouver toujours à distance de soi.

La solitude du sujet est plus qu'un isolement d'un être, l'unité d'un objet. C'est, si l'on peut dire, une solitude à deux¹...

Par le simple fait de l'existence, de l'acte d'exister, de la distance à soi, qui fait être deux, nous échappons à la solitude – qu'on doit distinguer de l'isolement qui se donne comme le résultat de circonstances ou la conséquence d'une décision. Dans la solitude première, ontologique, nous sommes, écrit Lévinas, poussés à l'*évasion* :

L'existence est un absolu qui s'affirme sans se référer à rien d'autre. C'est l'identité. Mais dans cette référence à soi-même l'homme distingue une espèce de dualité. Son identité avec soi-même perd le caractère d'une forme logique ou tautologique; elle revêt [...] une forme dramatique. Dans l'identité du moi, l'identité de l'être révèle sa nature d'enchaînement car elle apparaît sous forme de souffrance et elle invite à l'évasion. Aussi l'évasion est-elle le besoin de sortir de soi-même, c'est-à-dire de *briser l'enchaînement le plus radical, le plus irrémisiblement, le fait que le moi est soi-même*².

Donnée, la solitude ne saurait constituer notre fin. Seuls, nous sommes enfermés en nous-même, mais ce « soi » que nous

1. Emmanuel Lévinas, *De l'existence à l'existant*, p. 151.

2. *De l'évasion*, p. 73.

sommes n'est pas notre perfection, à laquelle nous tendons par ailleurs. Nous n'avons pas à aspirer à la solitude, elle est là sans qu'on puisse la nier ni en faire abstraction artificiellement. De même que nous ne saurions feindre de ne pas exister, de même ne pouvons-nous faire que nous ne soyons seuls. Nos tentatives d'évasion peuvent échouer. Vient alors l'isolement, la solitude en son sens courant, que je qualifierais de *tragique*, pour la distinguer de la solitude *ontologique*.

Il faut penser la solitude dans l'espace délimité, d'un côté, par nos tentatives d'évasion et, de l'autre, par son impossible oubli.

Dans *Le Temps et l'Autre*, Lévinas distingue trois voies par lesquelles la solitude peut être dépassée : l'habitation du monde par la jouissance des nourritures qu'il nous fournit et en quoi il consiste premièrement pour nous ; l'éros, qui nous confronte à cet autre absolument autre qu'est, selon lui, le féminin ; la fécondité, enfin, c'est-à-dire le rapport au fils comme événement même de la temporalité¹. Il en est d'autres, croyons-nous.

Nous existons seuls, et pourtant nous n'existons pas par nous-mêmes : tel est le paradoxe qui nous constitue. Si personne ne peut exister à notre place, si donc *il nous faut* exister, faire de notre solitude existentielle l'occasion d'une singularisation, notre solitude, notre existence renvoient à d'autres. Nous existons seuls, mais naissons d'autres. La solitude d'exister n'est pas absolue, car l'existence renvoie toujours à un en deçà, à un avant. Seuls, nous descendons pourtant d'une mère et d'un père. En termes ontologiques, nous dirions que l'existant est accueilli et attendu. Une place lui est faite ; une autre lui est indiquée ou, du moins, la tension vers une autre. Matricialité : séparé de tout autre par notre existence solitaire, une place nous est cependant réservée, esquissant un lieu pour chacun.

1. Nous traiterons du premier point dans le chap. III et des deux suivants dans le chap. VIII.

L'*altérité* peut être *affable*, disait Sartre dans ses discussions avec Benny Lévy autour de *L'Idiot de la famille*¹. Séminalité : indication d'un devenir singulier, d'un *à-être*. Depuis la place qui nous est faite, l'existence se caractérise comme une tâche, comme *à-faire*. Notre facticité est paradoxale, qui se donne comme une *solitude encouragée et sollicitée*. Il s'agit là de structures ontologiques, qui ne renvoient pas nécessairement à la concrétude de la parentèle, de l'existence familiale – chacun peut, on le sait, éprouver à son égard une certaine déception. Ce que nous sommes seuls à être, ce n'est donc pas l'individu se forgeant soi-même dans la pure liberté de ses choix.

Notre solitude, c'est notre unicité. Ce que nous sommes, personne d'autre ne l'est ; ce que nous avons à être et qui n'est déterminé nulle part, si ce n'est par la dimension d'attente, personne d'autre ne peut l'être. La solitude dit l'unicité du sujet, peut-être son élection – figure que Sartre affectionnait sans parvenir toujours à l'articuler pleinement. Lévinas énoncera la chose de la manière suivante :

[...] la filialité [...] indique à la fois une relation de rupture et un recours².

Le fils reprend l'unicité du père et cependant demeure extérieur au père : le fils est fils unique. Non par le nombre. Chaque fils du père est fils unique, fils élu³.

Notre solitude n'est pas celle d'un être jeté au monde, elle ne résulte pas d'un abandon – non que ce sentiment ne puisse exister et prendre une certaine épaisseur existentielle, mais il est second et résulte du vécu de notre situation, non de notre condition. Cette dernière n'en est pas moins paradoxale. Car nous sommes en même temps séparés et liés, et de ce fait, la question de la solitude soulève le problème de l'être-ensemble.

1. Voir le chap. VI de notre *Penser à deux? Sartre et Benny Lévy face à face*.

2. *Totalité et Infini*, p. 310.

3. *Ibid.*, p. 311.

Comment des monades sans « fenêtres » pourraient-elles entretenir quelque rapport que ce soit ? Comment combiner les solitudes de sorte qu'un ensemble minimalement harmonieux en résulte ? C'est dans son essence la question politique qui se pose ici¹, mais aussi celle du savoir et de l'accord qu'il rend possible².

L'expérience concrète de cette solitude essentielle, nous la faisons dans la souffrance, selon Lévinas. Quelque forme qu'elle prenne, celle-ci nous ramène toujours à nous-même.

Dans la peine, dans la douleur, dans la souffrance, nous retrouvons, à l'état de pureté, le définitif, qui constitue la tragédie de la solitude³.

La souffrance nous expulse du temps et nous fait éprouver notre solitude. Elle nous enferme en nous-même. Toujours on souffre seul, même lorsqu'on est plusieurs à souffrir simultanément. Le deuil est ainsi l'une des expériences de notre fondamentale passivité : ceux dont nous descendons, qui furent les premiers témoins de notre existence, finissent par disparaître. C'est toute une dimension de notre existence, difficile à exprimer avec exactitude, qui s'en trouve modifiée. Si le lien persiste par-delà l'effacement des corps et de la présence, notre séparation d'avec le reste du monde s'accroît alors.

Il est d'autres expériences qui permettent d'entrevoir ou de concevoir un au-delà de la solitude de l'exister.

1. Nous l'examinerons dans le chap. VII.

2. Voir le chap. IV et la conclusion.

3. *Le Temps et l'Autre*, p. 55.

Introduction. Exister, c'est être seul	7
Chapitre premier. Conformisme et aristocratie	13
Chapitre II. Penser et lire	21
Chapitre III. Communauté et économie	27
Chapitre IV. De la politique à l'enseignement	32
Chapitre V. Des degrés de communauté	40
Chapitre VI. L'épreuve du collectif	46
Chapitre VII. Du « je » au « nous »	53
Chapitre VIII. Une communauté à deux?	57
Chapitre IX. Le collectif en conflit	63
Chapitre X. Ennemis et adversaires	71
Conclusion. Quelques-uns	81
<i>Références bibliographiques</i>	91